

**Fiche technique****Hong-Kong - 2004 - 2h09**

Réalisation &amp; scénario :

**Wong Kar-Wai**

Image :

**Christopher Doyle****Lai Yiu Fai****Kwan Pun Leung**

Montage, décor &amp; costume :

**William Chang**

Musique :

**Peer Raben****Shigeru Umebayashi**

Interprètes :

**Tony Leung**

(Chow Mo Wan)

**Gong Li**

(Su Li Zhen)

**Takuya Kimura**

(Tak)

**Faye Wong**

(Wang Jing Wen)

**Ziyi Zhang**

(Bai Ling)

**Carina Lau**

(Lulu / Mimi)

**Résumé**

Hong Kong, 1966. Dans sa petite chambre d'hôtel, Chow Mo Wan, écrivain en mal d'inspiration, tente de finir un livre de science-fiction situé en 2046. A travers l'écriture, Chow se souvient des femmes qui ont traversé son existence solitaire. Passionnées, cérébrales ou romantiques, elles ont chacune laissé une trace indélébile dans sa mémoire et nourri son imaginaire. L'une d'entre elles revient constamment hanter son souvenir : Su Li Zhen, la seule qu'il ait sans doute aimée. Elle occupait une chambre voisine de la sienne ? la 2046...

**Critique**

Il serait juste de débiter par les sensations pures. Rares sont les films à provoquer une impression physique aussi manifeste : frisson jubilatoire, délicieuse chair de poule, intense sourire intérieur. Non pas la brutale réaction du corps à la vitesse et au suspense - façon Hollywood. Mais une sorte de béatitude émerveillée, une heureuse empathie avec la beauté à l'œuvre sur l'écran. Entre autres, en vrac et en majesté, l'apprentissage du japonais par une jeune femme (adorable Faye Wong), saisi à travers un élégant jeu de jambes. L'érotisme juvénile - et moqueur - d'une amoureuse courtisane (Zhang Ziyi, dont le visage de porcelaine s'anime enfin). Des corps, des visages, des étoffes. Plus obstinément, la fine moustache désabusée de M.

**L E F R A N C E**

Chow, ce viveur triste, traversant les couloirs de l'Oriental Hotel au milieu des années 60, les salles de restaurant enfumées, les ruelles pluvieuses. Une Chine dont on rêve : le spleen enjoué de ce paumé magnifique devient, par ricochet, le nôtre.

Le cinéophile sait que Wong Kar-wai a l'art de filmer comme aucun autre un Hongkong stylisé et chatoyant, une certaine idée de l'Orient et du désir. Qu'il manie en maître les couleurs du songe ou du souvenir (ici ocre et émeraude), mais que jamais ce maniérisme ne fait obstacle à l'ivresse des yeux - et des oreilles, le cinéaste n'étant pas sourd aux BO langoureuses. On sait aussi qu'il ne cesse d'explorer son sujet de prédilection, le temps qui passe et les amours qui filent. On le sait, au moins depuis **In the mood for love**, dont **2046** est... quoi, au juste ? La suite officieuse ? Le dérivé officiel ? La version «upgradée» - comme on dit d'un logiciel qu'il est «mis à jour» ? Le cinéaste brouille les pistes.

L'identité des personnages en est une. Donc, M. Chow - toujours interprété par le magique Tony Leung - est bien, à nouveau, ce plumitif payé à la ligne. Le voilà dans sa chambre d'hôtel, aux prises avec ses romans de gare - et avec les femmes qui l'en distraient. Il boucle un récit de science-fiction - lui-même baptisé **2046** - dont on voit la trame : des personnages hagards arpentent la planète à bord de bolides ferroviaires. Leur destination ? Une ville mythique où le temps s'arrête, les souvenirs ne se perdent plus.

Le romancier lui-même est hanté par le regret d'un amour passé. Il

s'y accroche au point de ne pouvoir vivre ces passions qui, apparemment, s'offrent à lui. (...)

Au souvenir de l'amour que le héros a laissé filer s'associe pour certains spectateurs celui d'un film aimé plus que de raison. Et même de deux films. Ici vient la parenthèse un peu cuistre, pardon : en mai dernier, à Cannes, où **2046**, arrivé avec un an de retard, fut présenté chaud sorti du labo, bobines larguées en parachute d'un avion-cargo ou tout comme, les festivaliers - des privilégiés - ont vu une copie de travail, effets spéciaux crayonnés (pour les scènes futuristes), projo comme un événement «live», ces conditions ajoutant au frémissement ambiant. Cinq mois plus tard, **2046** a encore changé : des scènes ont été remontées - et visiblement un peu raccourcies - pour laisser plus de place à la partie SF, plus symbolique que technologique. (...)

Revu à Paris, **2046** paraît légèrement moins saisissant, perdant en tension narrative ce qu'il gagne en onirisme. Mais est-on sûr de regretter le film ou le moment de sa découverte ? Plus largement, un film existe-t-il dans l'instant de sa projection, la mémoire du spectateur, le contenant de la bobine ou de la galette DVD ? **2046** pose ces questions de perception, plaçant le spectateur dans la position du personnage principal, éprouvant dans un même mouvement la jouissance et le regret. Saisir, grâce à ces images d'une stupéfiante beauté, les contradictions les plus intimes de l'âme humaine, c'est évidemment du très grand art.

Aurélien Ferenczi

*Télérama n°2858 - 23 oct 2004*

(...) **2046** remet en scène Chow Mo-wan, le personnage masculin d'**In The Mood For Love** interprété par Tony Leung, après le suave désastre de ses amours contrariées avec Su Li-zhen, l'héroïne incarnée par Maggie Cheung. Ce film post-apocalyptique (l'apocalypse serait-elle fondée sur la lancinante conviction d'un quadragénaire d'être passé à côté de l'amour de sa vie) se révèle aussi atomisé sur le plan narratif que le précédent était focalisé sur la relation exclusive entre deux personnages. **In The Mood For Love** était un film centripète, qui ne cessait de ramener l'action au noyau dur d'un couple tenaillé par le désir, **2046** est un film centrifuge, qui propulse le souffle et les débris de cette fission sentimentale aux quatre vents des rencontres de passage, dans la lente dilapidation de l'espace et du temps.

L'action, cyclique, se déroule au cours des années 1960, peu ou prou confinée dans l'hôtel des cœurs brisés d'**In The Mood For Love**, et rebondissant d'année en année depuis le point d'orgue d'un réveillon de Noël infiniment répété dans le chromatisme à dominante rouge d'un dancing. Passé, présent et futur s'y télescopent, au rythme et à l'image des passions évanescentes dans lesquelles Chow Mo-wan brûle, avec une impitoyable élégance, ses remords et son chagrin. A chacun de ces temps correspond une femme, qui est comme l'ombre de celle, primordiale, qu'il convient ordinairement de chercher.

Au chapitre du passé, voici Su Li Zhen (Gong Li), rencontrée à Singapour. Homonyme de la femme jadis perdue, elle en incar-

ne, sous le sobriquet de «la mygale», une doublure noire et vénéneuse, digne d'un roman-feuilleton. Joueuse professionnelle, une main perpétuellement gantée de cuir, elle tire toujours aux cartes l'as de pique, qui lui permet de triompher de ses amants en se soustrayant à leur désir. Gong Li aura-t-elle jamais été dotée d'une beauté plus ambiguë ?

Au chapitre du présent, voici Bai Ling (Zhang Ziyi), violente et rebelle, fière amazone qui rabroue le séducteur avant de s'attacher passionnément à lui et d'être à son tour victime, sous les auspices de l'affectueuse indifférence, du pire désappointement que réserve le jeu pipé de l'amour. Vieille ritournelle, dont Mouloudji chanta le refrain : «Cœur pour cœur, dent pour dent, telle est la loi des amants.»

Au chapitre du futur, voici Wang Jing-wen (Faye Wong), fille aînée du patron de l'hôtel Oriental, éperdument amoureuse d'un jeune Japonais et que Chow Mo-wan aide à tromper la vigilance paternelle.

Cette relation platonique est sans doute la raison pour laquelle Wang Jing-wen est la seule femme dont la présence ouvre sur l'avenir, à travers sa collaboration au travail d'écriture de Chow, dont le roman d'anticipation donne son nom au film. **2046**, c'est ainsi trois choses à la fois : le numéro de la chambre contiguë où résida la femme aimée, le nom du roman en cours d'écriture, et ce lieu mystérieux du monde futur d'où personne, dans le roman, n'est censé revenir et d'où revient, de fait, un double de l'écrivain, incarné par un acteur japonais.

De sorte que **2046**, davantage

que l'addition de ces trois éléments, en constitue la synthèse ; en vertu de la redistribution à laquelle il procède, l'espace se voit déterminé à travers le seul chiffre du temps. Outre une possible définition du cinéma, cette utilisation d'un chiffre d'autant plus mystérieux qu'omniprésent emporte aussi avec elle l'affirmation d'un credo esthétique : celui d'un art de l'artifice et de la réminiscence, doublure mélancolique et évanescence d'un réel peuplé de fantômes en devenir. Ainsi, tous les signes qui pourraient ici attester du poids vivant et contradictoire de la réalité - depuis les multiples personnages jusqu'aux images d'archives du Hongkong des années 1960, en passant par l'existence d'une autre Asie (Singapour ou Japon) - sont-ils inéluctablement aspirés dans la spirale proustienne du temps de la création, immense coquillage jaune et noir qui ouvre et clôt le film.

Jamais le maniérisme de Wong Kar-wai n'aura été poussé aussi loin, jamais la virtuosité de la forme et le mépris de la narration ne s'y seront exprimés avec une telle puissance. On assiste ici, à travers le génial recyclage de formes visuelles (du mélo au manga) et musicales (du bel canto à la rumba), au rêve d'un cinéma qui se suffirait à lui-même dans sa capacité à se transformer en pur catalyseur d'émotions. L'orgueil et la réussite de l'entreprise ne sauraient cependant faire oublier qu'elle est menée sur le fil coupant de l'autosuffisance et, partant, au risque de la mutilation.

Jacques Mandelbaum  
*Le Monde - 20 octobre 2004*

## Entretien avec le réalisateur

*Le tournage de **2046** a été une longue aventure. Quelles en ont été les étapes ?*

J'ai mis cinq ans à le réaliser. J'ai débuté fin 1999, à Bangkok, avec Chang Chen et Carina Lau. Il en reste deux plans. Eux deux au lit.

Et le tournage s'est arrêté au bout d'une semaine, parce qu'acteurs et actrices étaient sollicités ailleurs. Cette rupture a duré trois mois, pendant lesquels j'ai décidé de tourner **In the Mood for Love**. Après, il m'a fallu attendre de pouvoir réunir les huit acteurs les plus populaires d'Asie. Quand j'ai pu organiser le plan de travail, lorsque le décor a été prêt, s'est déclarée l'épidémie de SRAS à Shanghai, où était prévu le tournage. On a dû tout annuler. J'ai à nouveau dû attendre que mes comédiens soient tous disponibles en même temps.

En fait, j'ai passé les trois premières années à attendre, et le gros du travail a été fait dans les dix-huit derniers mois. Les effets spéciaux n'ont pu être prêts pour Cannes. On a remis ces séquences à plat après le festival et on a retravaillé le montage.

*La grande question, après la projection de Cannes, était : «Ou est passée Maggie Cheung ?»*

Quand je raconte l'histoire, personne ne me croit. On tournait deux films à la fois : **In the Mood for Love** et **2046**. Pour moi, c'était compliqué, comme si j'étais amoureux de deux filles en même temps. Au départ, Maggie Cheung, omniprésente dans **In the Mood for Love**, n'était pas prévue dans le casting de **2046**.

Mais j'ai eu peur qu'elle se sente négligée, et je l'ai enrôlée pour **2046**, tout en sachant qu'elle n'y ferait qu'une apparition. C'était risqué : je ne voulais pas qu'on pense que j'avais inséré des plans d'elle par raccroc. J'ai tourné une scène où elle est avec Tony Leung dans un taxi. Dans mon esprit, c'est un plan qui sort de l'imaginaire de Tony.

Dans **In the Mood for Love**, elle est un personnage réel, dans **2046**, elle est un fantôme, celui de la femme parfaite. Toutes les femmes que rencontre Tony Leung lui renvoient l'image d'un idéal impossible incarné par Maggie Cheung.

*N'est-ce pas aussi une image subliminale pour vous, qui faites resurgir des scènes du passé, et des références à vos précédents films ?*

Je voulais qu'après **In the Mood for Love**, qui était une histoire d'amour, **2046** soit une histoire sur l'amour. Pour le héros, l'amour est personnifié par cette image de Maggie.

La femme parfaite, c'est Maggie plus les trois autres, Gong Li, Faye Wong, Zhang Ziyi. Le casting le plus prestigieux qu'on puisse imaginer sur le continent !

*«Tout souvenir est baigné de larmes», dit le narrateur, qui constate aussi qu'en amour les rencontres s'opèrent toujours trop tôt ou trop tard. C'est votre vision de l'amour, fataliste ?*

C'est la vision du personnage de Tony Leung, qui est le portrait

d'un écrivain de Hongkong que je respecte beaucoup, Liu Yichang, l'auteur de *Tête-bêche*, que j'ai adapté pour **In the Mood for Love** (éd. Philippe Picquier, 2003). Les clés de **2046** sont tirées d'un autre roman, *Le Type saoul*. (...)

*Vous êtes fasciné par les pieds, les jambes des femmes...*

C'est un hommage à **L'homme qui aimait les femmes** de François Truffaut. On m'a dit que j'étais fétichiste des jambes. Mais le travail d'un cinéaste est d'exploiter au mieux le potentiel d'une actrice. Les jambes - magnifiques - de Zhang Ziyi et les chevilles de Faye Wong peuvent parfois raconter l'histoire bien mieux que leur visage. Chez Gong Li, ce sont les mains - très sexy - qui m'ont fait le plus d'impression. C'est pour cela que le sketch que j'ai tourné dans **Eros** -avec Antonioni et Soderbergh- est un hommage à ses mains.

*Dans 2046, il y a aussi une scène de baiser fou, vorace.*

J'ai dit aux acteurs qu'il fallait que ce soit le baiser le plus fort, le plus passionné de leur carrière. J'ai laissé la caméra tourner pendant toute une bobine. Je dois reconnaître qu'ils ont fait du bon boulot. Surtout elle !

Propos recueillis par  
Jean-Luc Douin

*Le Monde - 20 octobre 2004*

## Filmographie

<b>As tears go by</b>	1989
<b>Days of being wild</b>	1991
Nos années sauvages	
<b>Dong xie xi du</b>	1992
Ashes of times	
<b>Chongqing senlin</b>	1994
Chungking express	
<b>Fallen angels</b>	1996
Les anges déchus	
<b>Happy together</b>	1997
<b>In the mood for love</b>	2000
<b>2046</b>	2004

### Documents disponibles au France

Revue de presse importante  
Positif n°522, 525  
Cahiers du Cinéma n°590, 594  
Cineastes n°15  
Fiches du cinéma n°1757, 1766

**Pour plus de renseignements :**  
tél : 04 77 32 61 26  
[g.castellino@abc-lefrance.com](mailto:g.castellino@abc-lefrance.com)